

Carlo Félice, le Roi que les niçois aimaient.



Parmi les nombreux comtes, puis ducs de Savoie, puis rois de Sardaigne qui ont régné sur Nice de 1388 à 1860, il en est un qui a laissé de nombreuses traces dans le patrimoine niçois et une empreinte non moins indélébile dans la mémoire du comté de Nice : le roi Charles-Félix, dit Carlo-Felice.

DE MAUVAIS SOUVENIRS



Charles-Félix est le cinquième garçon du roi Victor-Amédée III (né en 1725, monté sur le trône en 1773, mort en 1796, comme nous le verrons). On ne peut comprendre la personnalité du roi Charles-Félix sans évoquer la crise majeure d'avant son règne, à savoir la Révolution française. En effet, suite à l'invasion du territoire par les troupes révolutionnaires, les Savoie perdent tout. La Savoie et Nice sont occupés (septembre 1792), puis Turin en 1798, ce qui force l'exil de la maison pour la Sardaigne. Le père de Charles-Félix, Victor-Amedée III va d'ailleurs mourir de chagrin le 19 octobre 1796, suite à tous ces événements. C'est alors une monarchie terriblement humiliée qui va tenter de subsister pendant la fin de la Révolution et l'Empire. En effet elle est obligée de mendier de quoi survivre auprès des Anglais et des Russes car tous ses biens et territoires sont confisqués à l'exception de la Sardaigne. Les rois en exil qui se succèdent alors, Charles-Emmanuel IV (de 1798 à 1802) puis son frère Victor-Emmanuel Ier (de 1802 à 1821), n'ont plus aucun moyen politique à leur disposition. Deux autres de leurs frères meurent en exil. L'avenir paraît très sombre pour les Savoie. Mais, avec le traité de Paris en 1814 et grâce au soutien de l'Angleterre et de la Russie (ce dernier obtenu par l'entremise du général niçois Alexandre Michaud qui, fuyant les Français en 1796, était devenu un proche du tsar Alexandre Ier), la situation paraît pouvoir être rétablie. Les Savoie retrouvent l'intégralité de leurs possessions, Piémont, Nice et Savoie, augmentées de la République de Gênes mais la Restauration fait des mécontents car ils rétablissent aussi la monarchie absolue, tout comme avant.

ENTRE IMMOBILITE ET NOUVEAUTE



Peu nombreux sont ceux qui veulent retourner intégralement à l'Ancien régime. Le 9 mars 1821, les libéraux de Gênes et Turin se soulèvent, réclamant une constitution, forçant Victor Emmanuel Ier à abdiquer le 12 mars (l'ex-roi vient d'ailleurs se reposer à Nice avec sa famille). C'est alors son frère Charles-Félix qui va lui succéder. Il n'a aucune expérience. Il ne devrait normalement pas régner mais, on l'a vu, la Révolution et l'exil ont emporté ses deux autres frères. Le voilà donc sur le trône des Savoie. Le soulèvement est écrasé avec l'aide des Autrichiens, les biens des libéraux sont ainsi confisqués et les fonctionnaires doivent à nouveau prêter serment, sans parler des nombreuses peines de prison et des exécutions qu'il ordonna. Cette cruelle répression du mouvement libéral, conduite par le Niçois Ignace Thaon de Revel, lui vaudra l'ironique surnom italien de Carlo-Feroce. Pourtant, habilement, il reviendra sur cette dureté et déclarera une amnistie partielle le 30 septembre de la même année. C'est donc un roi tout en contradictions qui s'installe sur le trône. Charles-Félix va d'abord tout mettre en œuvre pour obtenir le départ des Autrichiens, présents en Piémont à sa demande depuis 1821. Diplomatiquement, quoique très attaché à l'indépendance de ses Etats, il est aussi lié au système européen de la Sainte-Alliance, du côté des Russes, des Prussiens et des Autrichiens. Charles-Félix est bien sur actif dans d'autres domaines puisqu'il fonde le musée Egyptien de Turin (le 3ème d'Europe après le British Museum et le Louvre). C'est aussi lui qui commande le théâtre de Chambéry et qui fonde la Compagnie Royale Dramatique. Enfin, il va tenter des réformes sociales créant la Caisse d'épargne de Turin en 1827 ou la Société royale d'Assurance générale en 1829. Il fait restaurer l'antique abbaye de Hautecombe, sur la rive du lac du Bourget, en Savoie, qui est pour sa dynastie ce que Saint-Denis est pour les rois de France. Sa politique d'embellissement de Turin et de Gênes rejoint celle de celle de Nice. La fin de sa vie est troublée par la tentative révolutionnaire de l'exilé Mazzini sur la Savoie, au début du mois de mars 1831. Mais la répression du mouvement mazzinien va être assurée par son cousin et futur successeur le prince Charles-Albert de Savoie-Carignan. C'est donc paisiblement que Charles-Félix meurt le 27 avril 1831 dans la plus pure tradition des Savoie, son corps étant recouvert par le Saint-Suaire avant d'être déposé à Hautecombe.

A NICE AUSSI, ON RESTAURE



Comme au niveau national, à Nice, tout le règne sera marqué par une politique de rétablissement de la vie " d'avant " mais aussi d'expansion urbaine. Ainsi, du côté de la Restauration, la Couronne rachète la chapelle des pénitents rouges du Saint-Suaire (1824), qui avait été vendue comme bien national, afin de la leur rendre et accepte le transfert (1828) de la chapelle des pénitents noirs de la Miséricorde dans l'ancienne chapelle Saint-Gaétan des Théatins, qui avait été transformée en théâtre pendant la Révolution. Justement, le seul " vrai " théâtre existant, le théâtre Maccarani est reconstruit en 1828. Décoré par les peintres niçois Jean-Baptiste Biscarra (qui peint sur le rideau de scène le " Triomphe de Catherine Ségurane ") et Paul-Emile Barbéris, sur des plans de l'architecte turinois Benoît Brunati, le nouvel édifice reçoit le qualificatif de Théâtre Royal. C'est ce bâtiment qui brûlera en 1881 et se verra remplacé par l'actuel Opéra. A l'occasion de son premier voyage officiel dans notre ville, en 1826, on restaure la Palais royal (actuel palais des rois de Sardaigne ou de la Préfecture), pillé par les révolutionnaires français en 1792 et laissé depuis à l'abandon. Sur ses instructions, on rénove le port Limpia sous la direction de l'intendant Vincent Lunel de Cortemilia, relançant ainsi l'économie niçoise, et on élargit le quai Rauba-Capèu qui le relie à la ville. Il fait achever la route Nice-Gênes (actuelle Grande Corniche, commencée sous l'Empire). Il commande aussi le pont Charles, ou Pont neuf (achevé en 1824) enjambant le Paillon, permettant ainsi le développement du faubourg Saint-Jean-Baptiste, le long de la rive droite.

L'ESSOR URBAIN FAIT BATTRE LE CŒUR DES NISSART



Encouragée par un essor économique suscité, en complément de l'économie agricole et marchande traditionnelle, par les hivernants, Nice change beaucoup sous le règne de Charles-Félix. C'est alors que naît la promenade des Anglais, lou camin dei Inglès, le premier chemin côtier de notre histoire, tracé en 1822 par un philanthrope, le pasteur Lewis Way, et qui deviendra le symbole de la Belle-Epoque. Cette même année, le roi cède à la Ville la colline du Château à charge pour elle de la transformer en parc public, ce que commence à faire Antoine Risso (1785-1843), le grand botaniste niçois, dès 1828. A la même époque, en 1824-1825, l'intendant Alexandre Crotti de Costigliole fait niveler les anciens remparts de la rive gauche du fleuve et établir dessus le premier grand boulevard de ceinture de la ville, actuel boulevard Jean-Jaurès. De même, un riche bourgeois niçois, Joseph Bermond, fait ériger à ses frais une nouvelle et magnifique fontaine de marbre, dite des Tritons, qu'il dédie à la reine Marie-Christine. Placée

devant le Collège royal (actuel lycée Masséna), elle sera plus tard déplacée dans le jardin Albert-Ier, au débouché de la rue Saint-François-de-Paule, où elle se trouve encore.

UNE VISITE MARQUANTE (1826)



On ne s'étonnera donc pas que la première visite officielle du roi, de novembre 1826 à janvier 1827, ait été accueillie avec joie. A son arrivée au port, venant de Gênes, Charles-Félix reçoit les clefs d'or de la ville des mains des consuls. Puis on dételle sa voiture et, à bras, on la conduit par le bord de mer jusqu'au Palais royal à peine restauré sous la conduite du peintre Paul-Emile Barbéris (1775-1847). Pendant tout son séjour, par sa simplicité bourru, le roi va s'attirer l'affection des Niçois, faisant avec eux les gestes rituels du quotidien, comme la promenade au bois du Var ou le pèlerinage à Laghet. Ce séjour, renouvelé durant l'hiver 1829-1830, va laisser de nombreux souvenirs de pierre. Ouvrant sur le cours Saleya à son extrémité est, on crée pour sa venue une nouvelle porte qui prendra son nom. Côté rue des Ponchettes, on peut encore y lire l'inscription latine qui dit : " En hommage à notre bon roi de passage à Nice, nous lui ouvrons nos portes et notre cœur ". Au port, sa statue est érigée en 1829 sur souscription publique pour le remercier d'avoir conservé le port-franc et d'avoir battu les barbaresques de Tripoli (au cours d'une expédition navale, en 1825). Citons encore la colonne des Serruriers de 1827, offerte par la corporation (aujourd'hui boulevard Jean-Jaurès, au niveau de la rue Centrale). Enfin, le monument des Juifs, à l'entrée du pont Saint-Charles, rappelle la reconnaissance de cette communauté pour les Savoie qui les avaient toujours bien traités (ses vestiges sont visibles dans le musée lapidaire de la rue de la Préfecture). Hors de Nice, n'oublions pas de mentionner la fontaine (sur la place principale) et la colonne (à l'entrée ouest du village, au carrefour de la route de Laghet) de La Turbie, ainsi que le pont de Laghet qu'il finança de ses deniers, tous commémorant son pèlerinage de 1826 et toujours visibles.

LA CULTURE N'EST PAS EN RESTE



Sous le mécénat éclairé du comte Hilarion Spitalieri de Cessole, premier président du Sénat, la vie intellectuelle niçoise bat son plein, centrée autour de la Société philharmonique, cercle culturel très actif. Les peintres Barbéris (par ailleurs poète) et ses élèves Joseph Fricero et Hercule Trachel, le poète Joseph Dabray participent à cette activité qui va s'amplifiant, tandis que le mémorialiste Joseph Bonifacy laisse d'irremplaçables témoignages écrits de la vie de son temps. L'identité locale ressurgit même avec force sous

l'influence de Joseph-Rosalinde Rancher (La Némaïda, 1823 ; La Mouòstra Raubada 1830) qui va alors composer des poèmes en l'honneur de son souverain.

" [...] Voùoli cantar sus la lyra
lou Rei qu'ai gravat au couor
Carlo Felis que m'anspira
N'ha ramenat l'age d'or "

La meilleure idée que l'on peut se faire de cet âge d'or se trouve dans le recueil de Vues de Nice que compose alors le peintre amateur et bourgeois Clément Roassal (1781-1850) : une ville fière de sa modernité et confiante dans l'avenir, par ailleurs fraîche, claire et paisible. C'est bien à Charles-Félix, le Carlo-Felice des Niçois, que l'on doit cette ville. C'est sans doute pourquoi les Niçois l'aimèrent.